

# Revue française de psychanalyse (Paris)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Sigmund Freud

Société psychanalytique de Paris. Revue française de psychanalyse (Paris). 1927.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

## DES COMPLEXITÉS DE LA CONSULTATION EN MATIÈRE PSYCHOSOMATIQUE

Plusieurs fois au cours de ma carrière je fus consulté pour donner mon avis sur la mesure conseillée par un ou plusieurs médecins de « placer » un enfant dans un établissement de cures. Je laisserai de côté — dans la mesure où la chose est possible — les placements en Institut médico-psychologique. Retirer un enfant de son cadre familial pour raison de maladie est une décision fondamentalement différente de celle concernant d'autres déplacements tels que : la colonie de vacances, la classe de neige. Ces derniers ne sont que des prolongements de la socialisation dont l'induction est visée par l'éducation des enfants au cours de leur période de latence. Placer un enfant en nourrice, voire à la crèche, tente en général de résoudre un problème d'ordre parental. Il est fréquent d'observer dans ces cas une attitude particulière des parents, attitude constituant un déni de réalité : « Cet enfant est trop petit pour se rendre compte », déni de réalité portant sur la perception de sa souffrance par un enfant. On peut, bien sûr, se demander si ce déni n'est pas quelquefois le fait du médecin qui prescrit un placement. Déni plus complexe car s'appuyant sur des précédents au cours desquels le symptôme disparut. Un des troubles les plus fréquents à entraîner de telles décisions est l'asthme infantile banal. La guérison incontestable de cas d'asthme infantile en aérium créa le néologisme cruel de « parentectomie ». Cette création n'était sans doute pas sans rapport avec la perception que cette mesure déséquilibrait la famille. Les psychanalystes croient percevoir dans cette décision une justification concrète des médecins pour faire vivre à un enfant leurs propres fantasmes refoulés. Cependant, il advient quelquefois qu'un analyste soit consulté à la suite d'une telle décision, souvent à la demande expresse des parents (quelquefois ne signifie pas souvent).

Des faits de cet ordre montrent l'importance que jouent dans la vie d'un sujet les capacités de communication de son encadrement avec

les connaissances de son temps. Plus ces capacités sont importantes, plus ses chances de communiquer plus tard avec elles sont grandes car au temps où il les ignore (le sujet) elles ont sur son destin une grande influence. La consultation, même si elle n'a à son origine que le conseil d'une personne avertie, est déjà en soi bon signe.

Une famille constitue un ensemble uni par des liens très forts, ne serait-ce que parce que pendant des années les enfants restent dépendants, quant à leur avenir, des attitudes parentales. Dans des conditions suffisamment bonnes, ces liens sont discontinus, la sexualité du couple littéralement se désétaye par moments du clan familial, donnant ainsi lieu à une scène primitive concrète basée sur la vérité de la sexualité parentale. Lorsque les parents présentent des troubles chroniques du comportement, les enfants se heurtent alors à cette continuité que confère la chronicité. En général, ils s'intègrent à ces troubles.

Ce schéma débouche sur un paradoxe : des parents suffisamment bons entretiennent, en raison même de la discontinuité de leur investissement, un climat de tendresse postœdipienne. Cette dernière provient du retournement en son contraire de la haine que suscite la scène primitive, retournement favorisé par un consensus familial pour refouler l'existence du bain sexuel qui définit la scène primitive. Cette liaison de la famille qui s'appuie sur cette communauté dans le refoulement fait qu'aussi bien les parents qu'un enfant « dont le postœdipe a connu la tendresse » sont capables de supporter le chagrin d'une séparation provisoire. Le paradoxe tient dans le fait qu'un tel enfant n'a pas et n'aura pas besoin de se séparer de ses parents autrement que par sa démarche évolutive.

Les parents qui par certains travers de leur façon d'être ou par le fait d'épreuves difficiles qu'ils ont eues à affronter constituent le plus souvent d'une façon chronique et continue un lien permanent avec leurs enfants alors totalement inclus dans leurs difficultés et qui y réagissent selon leur mode propre, ces parents ne sont pas aptes ainsi que leurs enfants de se séparer les uns des autres. De telles familles constituent un tout dangereux à manipuler. La « parentectomie » prend dans ces cas tout son sens d'amputation. Il existe aussi des groupes familiaux où les liens internes atteignent une telle anarchie qu'ils sont économiquement inexistantes. Dans de tels cas les enfants adoptent fréquemment des solutions autoconstruites très inadaptées à partir desquelles un néo-entourage peut quelquefois permettre de meilleures solutions.

Un acte manqué du père commence cette série de consultations : père, mère, petite fille sont là, alors que la précision avait été donnée de ne convoquer que la mère. Seule la mère sera vue, le père et la fille l'attendant. Femme de 35 ans, d'allure gitane, originale et sympathique ; elle est modestement vêtue, sans grande coquetterie. Elle paraît quelque peu affolée, bredouille : « C'est pour ma fille », d'un ton quelque peu provocant, tout en enchaînant rapidement sur l'histoire de cette fille aînée qui fut désirée. A la suite d'une grossesse pénible, la petite fille fut d'emblée insomniaque, réussissant à escalader précocement son berceau et chutant alors dans son effort pour retrouver ses parents. Ces derniers finiront par capituler : l'enfant, soit viendra dans le lit parental, soit la mère veillera... ce qui amènera cette dernière à associer « comme maintenant à cause de son asthme ». « Voilà », conclura-t-elle sur un ton de défi — cela m'amène à lui dire qu'elle marque son intention de ne plus parler après avoir associé crises nocturnes - asthme, impliquant ainsi chaque fois sa présence. Elle proteste, sans d'ailleurs manifester la moindre hostilité, avec un plaisir certain. « ... je sais bien, ajoutera-t-elle, qu'on est toujours dans le coup..., d'ailleurs j'ai eu de l'asthme jusqu'à 13 ans... » Elle précisera une différence, elle avait de petites crises alors que sa fille fait des crises durant plusieurs jours...

Mme J... va alors — ce dont elle avait tant envie — « se mettre dans le coup », et réenvisager sa façon de concevoir l'asthme de sa fille.

Un thème va s'imposer, celui de la cohabitation voulue et organisée par son mari. Ils habitent en co-propriété un pavillon avec d'autres personnes. Elle n'aime pas ça. Quand sa seconde fille est née, on a mis l'aînée chez des amis chez lesquels « elle cohabitera ». Sa première crise n'aura pas lieu en cette occasion mais peu de temps après, en partant en vacances avec ces mêmes amis. Depuis, affirme Mme J..., son aînée a toujours une crise en partant en vacances. Si la mère signale aussi d'autres circonstances à l'origine de crises d'asthme : contrariété, appréhension pour l'école où l'enfant réussit très bien, il ne s'agit, selon elle, que d'épiphénomènes par rapport à la première raison. Elle n'en associera pas moins sur son anxiété personnelle qui se manifesta notamment après la naissance de cette aînée pourtant désirée « comme si elle n'avait pas confiance en elle ». En tant que mère, elle fait alors des cauchemars à répétition dont le thème était la chute de ce bébé alors qu'elle lui donnait des soins (je rappelle que cette enfant précocement insomniaque, selon les dires maternels, s'est fait prématurément chuter de son berceau).

Les renseignements qui vont suivre sont tirés d'un discours très associatif qui montre le plaisir que Mme J... a à me parler, ma présence « écoutante » lui permettant de révéler des liaisons faciles qui nous remettent en mémoire son passé d'asthmatique<sup>1</sup>.

C'est ainsi qu'elle mélangera la description de son propre couple et de celui de ses parents. Elle y tient, comme sa mère, la place première, mais alors qu'elle n'arrive à décrire ni son père, ni son frère, elle décrit son milieu familial, régi par un *modus vivendi* : le père fait couple avec l'aînée et elle fait de même avec la plus jeune. Cependant, elle exprime sa révolte contre ce *modus vivendi*, elle tente de reprendre sa place dominante, sans signaler si ses tentatives qui s'illustrent par des scènes de ménage occasionnent des crises d'asthme à sa fille. Dès que son mari rentre le soir, me dit-elle, il se hâte de venir vérifier si son aînée a bien fait ses devoirs. Comme elle finit par conclure : « Nous n'avons qu'une vie de parents, pas de couple », je l'interroge directement sur sa vie sexuelle. Après quelques réponses vagues, elle finit par dire : son mari, peu porté sur la chose au début du mariage, ne l'est plus du tout maintenant — « Sa fille lui suffit » (*sic*). Cette conclusion m'amène à me demander avec qui elle a fait la seconde fille, « la sienne ». Celle-là va d'ailleurs très bien, estime-t-elle.

D'ailleurs, va me dire Mme J..., pendant plus d'un an elle a eu un ami et alors tout allait mieux à la maison ; depuis la cessation de cette liaison, elle-même somatise. Enchaînant sur son enfance, elle signale que ses crises d'asthme prirent fin à l'âge prépubère. Cette sédation paraît être en relation avec l'organisation d'un trait de caractère se manifestant par un violent sentiment d'infériorité. Face à une mère exigeante, elle perd tous ses moyens en classe et ne se sent pas « à la hauteur ». Mme J... ajoute alors : « Ma mère mentait sur moi... alors que j'étais dernière en classe, elle racontait que j'avais des diplômes et elle m'ordonnait de ne surtout pas la contredire auprès d'autres. » Mme J... va se caractérialiser en introduisant de force, dans la rêverie-déni de la mère, la représentation par le contraire. Sur sa nullité va s'édifier une relation sadomasochique qui lui donnera le sentiment de reprendre sa liberté — laissant tout sous-entendre à ce propos. Son récit indique que cette liberté ne durera pas. Elle va rapidement tomber dans les bras peu puissants de son mari. A ce propos elle va apporter un important complément d'information sur le mot « vacances », ces vacances qui donnent de l'asthme à sa fille : « Quand je suis rentrée

1. Voir P. Marty, La relation d'objet allergique, *RFP*, 1958, vol. 22, n° 1, 5 à 35.

de voyage de nocces, mon mari a tout de suite voulu repartir en vacances avec des amis. Justement ceux avec qui on avait racheté le pavillon en co-propriété... » Ce phénomène « vacances » se répétera par la suite. En fin d'entrevue je lui demande, en raison de son type, de quelle région elle est originaire — gênée, elle me dit qu'elle n'en sait rien, c'était un secret... dans sa famille régnait le secret (sans doute pour protéger la mythomanie maternelle). Le nom de son père indique une origine juive (turco-italien). Sa mère est française et son mari est juif.

*Discussion* : Mme J... s'est présentée comme une femme ayant édifié un caractère hystérique et sachant en profiter. A un certain moment de la consultation, son passé allergique s'est manifesté par un relatif laisser-aller dans le discours. Ce n'est que sur ma demande qu'elle signalera l'allure de névrose actuelle qui a suivi une interruption de sa vie sexuelle, névrose actuelle reprise en fait dans tout un système névrotique dont l'élément dominant est un lien homosexuel fantasmatique, à la limite de la conscience, avec sa mère.

La représentation de cette dernière à travers le discours de notre patiente est celle d'une mythomane — avec toute la composante exhibitionniste que comprend cette façon d'être. En l'occurrence, l'aspect exhibitionniste montre ses deux tendances : exhiber les diplômes fallacieux de la fille pour faire oublier l'origine judéo-orientale du père ; de fait, le père et le frère sont pratiquement exclus du récit de cette patiente. La même force a peu à peu exclu le mari. On peut donc constater que cette femme a vu sa représentation utilisée par sa mère à des fins imaginaires qui visaient à ne satisfaire que ladite mère ; la réalité de ses échecs soulignait d'autant plus la réalité de sa castration, image qu'elle renvoyait ainsi à sa mère. Ce renvoi, bien qu'obéissant au mécanisme du retournement par le contraire, n'était pas supporté par la mère et on peut voir à ce propos la différence essentielle entre rêve et rêverie. Mme J... a obligé sa mère à contempler côte à côte l'enfant merveilleux de la rêverie et l'enfant nul d'un père inexistant « à maintenir secret ». Mme J... réalise ainsi manifestement un œdipe inversé tout en étant contrainte à maintenir sa nullité secrète. Je pense que c'est là la raison qui, en imposant une organisation hystérique, a entraîné la guérison de l'asthme (l'attrait que pouvait exercer le père restait aussi secret).

C'est sur ce mode qu'a commencé l'entretien. Mme J... ne voulait pas se montrer la bonne mère de mes rêveries, tout en luttant contre la tentation de se révéler, de façon provocante, mauvaise, identifiée hystériquement à son père.

On ne peut pas à partir de cette entrevue se bâtir une représentation cohérente de sa petite fille : d'abord petite insomniaque développant une motricité prématurée pour venir se mêler au couple parental, ou ne restant tranquille que si sa mère se tenait physiquement à proximité d'elle. Il est difficile d'extraire le fantasme maternel de la réalité de cet antécédent, étant donné les rêves répétitifs qui la montraient « mauvaise mère » comme elle avait été mauvaise élève, provoquant par acte manqué la chute de son bébé. Il y a là sûrement la répétition de ses conceptions concernant sa castration mais aussi celle qu'éprouvait sa mère à travers sa nullité. Par un retournement en son contraire, la chute du bébé de la nuit peut représenter également un retour vers son ventre du pénis paternel. On trouve là un facteur fréquent dans les antécédents asthmatiques : une confusion entre l'image onirique et l'enfant réel. La chute représentait à la fois l'échec qui décevait la mère et l'attachement secret concernant le père. Quoi qu'il en soit, il est sûr que cette mère a transmis constamment un double message, à l'origine de l'insomnie de cette enfant. Il est possible que l'insomnie maternelle, provoquée par la répétition des cauchemars, ait donné lieu à des vérifications nocturnes à l'origine de l'insomnie de l'enfant. Mais l'accent maternel est mis sur le fait que l'asthme est dû aux mêmes raisons qui ont provoqué et entretenu l'insatisfaction de Mme J... et, à ce propos, paraît dans le récit de cette mère une confusion entre elle et sa fille, confusion immédiatement suivie d'une distinction : « Cette enfant est accouplée avec son père, moi avec la plus jeune. » Cet aspect n'est pas alors sans nous rappeler l'organisation de Mme J... avec ses propres parents : confondue avec sa mère dans la mythomanie de cette dernière, proche de son père par sa nullité qui devait être cachée. Enfin la liaison entre le père et sa fille aînée est soutenue par un désir qui n'est pas sans évoquer celui de la mère de Mme J... : M. J... veut que sa fille obtienne des diplômes.

Il n'y est plus question de mythomanie mais de réalité concrète : l'appréhension d'échouer à l'école, de la petite fille, génératrice d'asthme, peut être conçue comme un raté de l'identification hystérique à la mère nulle.

Enfin, notons l'opposition avec la seconde « qui se porte bien » puisqu'elle est séparée de son père, et dans laquelle la mère se reconnaît car, mettant en échec son père, elle agit comme elle avec sa mère.

La représentation de cette petite fille asthmatique qu'on peut donc se faire à partir de cette entrevue reste des plus floues. Constamment

confondue avec sa mère, seules paraissent sûres des distorsions des liens familiaux dues à la méésentente sexuelle des parents.

M. J... est un petit homme brun, d'allure triste, cyphotique. D'emblée, il met l'accent sur lui : il ne ressent rien, n'a aucun intérêt dans la vie, il n'aime personne... « Je passe à côté de la vie... », dira-t-il. C'est pourquoi il est en psychothérapie avec le D<sup>r</sup> Y... qui lui préconise une psychanalyse dont il croit ne pas avoir les moyens pécuniaires pour l'assumer. Il enchaînera sur : « J'ai perdu mes parents à la guerre » (à l'âge de 7 ans). Il suit alors d'une façon ordonnée un fil biographique : on l'a d'abord caché dans une pension de filles (souvenir ponctué par une mimique signifiant : « Bien sûr, il ne pouvait en être autrement »), puis a été élevé par sa grand-mère, pauvre femme dont il n'a pas su reconnaître les mérites ; il l'a détestée parce qu'il trouvait ses interventions et sa façon d'être porteuses d'un ridicule qui rejaillissait sur lui (il est passé « à côté de la vie » de cette grand-mère). Il y a encore de la haine dans sa voix quand il cite des exemples ; j'en retiens deux : elle lui faisait des culottes trop courtes et ne s'est pas occupée à temps de sa cyphose, il pense de ce fait que tout le monde le trouve ridicule, il n'ose guère se mettre en maillot de bain (à rapprocher des culottes courtes de la grand-mère). Tout un aspect réactionnel « anal » de sa personnalité : méticulosité, ordre, parcimonie, est rapporté par lui à son manque de mémoire, ce qui n'est vrai que très partiellement, étant donné les réactions agressives qu'entraîne tout manquement à ces formations réactionnelles. Ces réactions sont étouffées devant sa femme. Elles font de lui cependant un employé modèle. Il va, parlant de sa femme, développer trois arguments :

1<sup>o</sup> « C'est une poudrière » — à partir de cette affirmation il va s'efforcer de montrer que si, quelquefois, c'est lui qui la fait sauter, il s'agit de sa part de réactions « raisonnables ». Or, il s'agira surtout d'histoires concernant ses deux filles. Un lapsus met d'emblée en cause ces raisons — voulant montrer qu'il s'occupe surtout de l'aînée, il va l'appeler sa « seconde », lapsus inconscient qu'il répétera, dont il ne prendra conscience que lorsque interrogativement je reprendrai : « Votre seconde ? » Ce lapsus recevra une confirmation dans une tendance à parler plus de la seconde fille que de son aînée en tant que lieu de bataille entre sa femme et lui.

2<sup>o</sup> Il lui faut cependant reconnaître qu'il a trompé sa femme en lui laissant croire, avant leur mariage, qu'il l'aimait puisqu'en fait il n'a jamais aimé personne. Sa femme, par contre, était très éprise de lui. Il me décrit alors son inadéquation sexuelle progressive avec sa femme

« qui avait de grands besoins », finissant par des « relations amicales ». Quand elle a eu un amant, d'emblée elle le lui a dit — ça l'a blessé, mais comme il l'avait trompée en faisant semblant de l'aimer... — il aurait un peu désiré en faire autant mais il est si timide... sa cyphose... « Il reste dans sa coquille. »

3<sup>o</sup> Sa femme le sépare des autres, a fait échouer sa relation avec un ami avec qui il avait acheté en commun cette maison. Sa femme s'est rapidement fâchée avec la femme de cet ami. Dans la lancée il apparaît que cette recherche du contact d'un autre vise à créer une zone dans laquelle sa femme pourrait être contenue ; c'est ainsi que dans la rue il lui arrive de flanquer des corrections à sa deuxième fille — là, sa femme n'ose rien dire (cet aspect de « zones » constitue le troisième aspect).

La dernière partie de l'entrevue est centrée sur sa relation avec sa fille aînée — qui l'aime beaucoup ; lui, comme toujours, il n'est pas bien sûr d'en faire autant. Il ne mentionnera pas l'asthme, mais justifiera sa pression éducative concernant les devoirs et l'étude du piano (il me dit qu'écouter de la musique était peut-être, pas sûr, le seul plaisir éprouvé par lui). Il s'agit pratiquement de la seule fonction d'autorité qu'il exerce et dont le résultat est sous-entendu : si son aînée est asthmatique elle n'est pas, comme les deux autres, une poudrière.

Son aspect méticuleux va se manifester quand je lui demanderai son avis sur l'asthme de sa fille. Il existe, pense-t-il, des facteurs somatiques et infectieux qu'il cite, enfin des causes affectives. Il pense que l'appréhension, le fait d'assister aux disputes des parents peuvent provoquer des crises. Scrupuleusement il mentionnera l'opinion de sa femme, sans percevoir consciemment la position accusatrice envers lui qui soutient cette opinion : l'asthme est apparu à la naissance de la seconde, parce qu'on a alors placé pour quelque temps l'aînée chez une femme sévère qui ne l'aimait pas. Enfin, je lui demande s'il a conservé des souvenirs de ses parents et il me cite les trois suivants :

- 1) Il se voit retirant la chaise de son père *qui tombe*. On ne le grondera pas.
- 2) Sa mère se met nue devant lui.
- 3) La police française vient arrêter ses parents.

Il n'a pratiquement pas parlé du D<sup>r</sup> Y...

*Discussion* : M. J... s'est montré à moi sur le mode caractéristique des personnes ayant subi un traumatisme grave au cours de l'enfance. C'est à l'orée de la période de latence que sa vie est bouleversée, et il

entre alors dans le cadre des pseudo-latences décrites par J. Bergeret. Autrement dit, ses formations réactionnelles dont fait partie l'inaffectivité dont il souffre se sont organisées avant tout pour le mettre à l'abri de la surexcitation issue d'un traumatisme dont il essaye de bloquer la répétition — cette organisation a probablement provoqué une précipitation prématurée de traits de caractère classiquement dénommés « anaux ». Ceci signifie que pour M. J... si son système de maîtrise est mis en échec, il risque d'être submergé par une excitation perçue comme venant du dehors et qui l'anéantirait. A quoi il pourrait être objecté qu'il a choisi une femme poudrière. Je pense qu'il a en effet cherché une source d'excitations violentes incarnées dans une personne sur qui repose une symbolique familiale, mère et épouse. Après la déportation de ses parents, « le nettoyage par le vide », une école de filles, puis sa grand-mère seront les lieux successifs par lesquels sera assurée sa conservation. L'école des filles, *lieu d'instruction des petites filles*, devait lui rappeler — vaguement — son complexe de castration qui avait explosé au moment de la perte de ses parents. Sa grand-mère, à côté de laquelle il passera sans en ressentir l'amour, pour n'en garder que la notion du ridicule dans lequel elle le plongeait, c'est-à-dire dans une identification à laquelle il ne pouvait échapper, reste pour lui une source d'impressions déplaisantes qui lui conféraient sa silhouette sociale, celle d'une castration subie. « Elle lui faisait des culottes trop courtes » est un déplacement des problèmes que lui posent sa circoncision et la façon dont il vit sa cyphose — que sa grand-mère aurait pu éviter — comme l'exhibition d'une castration et c'est pourquoi il ne se met pas en maillot de bain. Sa tendance à dissimuler son origine juive permet de se poser la question : « N'avait-il pas entendu parler de la recherche de la circoncision par les Allemands ? » Les culottes « qui se raccourcissent » seraient alors un rappel de cette menace. Il en est de même des bouteilles vides que la pauvreté de sa grand-mère le contraignait à aller en demander le remboursement. La possibilité de conférer un sens latent à cette partie de son récit nous mène à postuler que cette reconstruction opérée à partir du deuil qui le frappe dans son enfance est la partie de vie mentale qu'il va défendre au moyen de ses formations réactionnelles : cette reconstruction se sert de représentation de choses et explique les deux souvenirs marqués par une certaine brutalité pulsionnelle :

- 1) Sa mère est vue nue. Souvenir « poudrière ».
- 2) Il fait chuter son père (il raccourcit sa taille) et on ne le gronde pas.

Ces deux souvenirs sont conservés contre le troisième : la police française arrête ses parents. C'est pourquoi le choix de son épouse est logique. Habituellement les formations réactionnelles anales visent à refroidir le noyau hystérique, dans le cas présent elles visent surtout à le préserver. Un autre trait complique ce tableau, sa femme « poudrière » l'empêche d'établir des contacts homosexuels ou du moins s'interpose quand il les a établis. Le pouvoir de sa femme décroît au niveau d'un encadrement social — dans les lieux publics — où il assume plus visiblement un rôle paternel sur le seul mode de la répression, autrement dit dans le rôle d'un père mort et sans désir, totémique en quelque sorte. Le père totem chute à la maison, se retrouve dans la rue. Je pense que doit s'opérer là une identification à la police française. Il est probable que comme bien des individus qui ont vécu leur enfance pendant la guerre, la représentation de l'Allemand cruel est pour M. J... un idéal instinctuel, réapparaissant dans les précautions que prend M. J... pour cacher ses origines juives.

Les relations avec sa fille aînée, sa façon de la décrire sont entièrement marquées par sa structure : elle n'est que le champ du pouvoir de ses formations réactionnelles, elle doit être studieuse, pianiste encadrée par le solfège. La petite sœur est conçue comme échappant à ce contrôle, sauf dans la rue, permet de « payer » la première à la mère. Son lapsus montre cependant combien cette petite fille gaie qui a ses parents lui rappelle lui-même enfant avant l'arrestation de ses parents.

Enfin, l'élimination par la mère des autres éléments mâles du foyer que le père cherche à y introduire de façon quasi abusive doit rappeler à cet homme l'école des filles dans laquelle il fut caché.

Quelle est la valeur du pauvre complexe de castration de M. J... centré sur la cyphose ? Il convient que lui aussi aurait bien trompé sa femme, mais il n'en a guère envie, il est timide. Je crois qu'en fait M. J... utilise la trace de la cyphose pour reconstruire un complexe de castration que le traumatisme de l'enfance a volatilisé. Il est difficile de prévoir ce que risque de faire un tel homme en cas de décompensation ; je pencherai plus pour une maladie somatique que pour des troubles mentaux : si on trouve quelques traces de projection, la vie intérieure n'est pas marquée nettement par une organisation dépressive. Cependant, en faveur de cette dernière, il existe la menace pesant sur son moi défendu par des formations réactionnelles. Enfin, n'oublions pas que M. J... a eu l'intelligence d'entreprendre une psychothérapie avec le Dr Y..., relation homosexuelle située hors de portée de sa femme.

Quoi qu'il en soit, c'est avec la plus grande prudence qu'il faudra

toucher la relation de ce père avec sa fille, en dépit du peu d'existence apparente de cette dernière comme « tenant lieu d'objet » par rapport à ce père. Ce dernier pense que tout comme lui sa fille ne peut s'éloigner du foyer où la retient son asthme. En fait, M. J... ne tire que des bénéfices de l'asthme de sa fille, préférant ce mode d'explosion. A travers cette histoire sa petite fille n'est apparue que comme le lieu d'une action justifiée ; s'il fait pour elle ce qu'il pense que sa grand-mère aurait pu faire pour lui, il n'en fait pas moins l'école à une fille, rappel du lieu de son abandon. Le mot « chute » a pour lui autant de valeur que pour sa femme.

*La petite fille, 11 ans.*

Je la trouve assise sur le canapé séparée de sa mère, assise, elle, sur le fauteuil. Elle me suit sans enthousiasme, s'assied, le visage fermé. C'est une très jolie petite fille au teint mat et aux cheveux noirs et à ma demande concernant la raison de sa venue, elle répond mi-hargneuse, mi-inhibée qu'elle n'a rien, laissant sous-entendre que sa présence devant moi est immotivée. Sa première réaction a tout d'une réponse caractéristique : elle subit hargneusement cette rencontre imposée par ses parents. Elle a une respiration paisible sans le moindre essoufflement. Je lui fais remarquer qu'elle agit comme si elle ignorait les raisons de la démarche de ses parents, à quoi elle répond qu'effectivement elle l'ignore partiellement, n'ayant été prévenue que trop tardivement à son gré. Comme j'ai vu d'abord la mère, puis le père, que la première fois toute la famille, elle comprise, était venue, le tout s'étant étagé sur plus d'un mois, je pense que sa réaction première est due en partie au fait que j'ai mis trop longtemps avant de la voir. Son affirmation hargneuse qu'elle a été prévenue trop tard, renversement en son contraire de ce qui s'est passé, me laisse perplexe, car s'il constitue un mécanisme de type onirique il m'apparaît surtout en l'occurrence proche d'une mauvaise raison appuyant un désir de rendre les autres coupables, mécanisme vigile ressemblant alors à la négation.

Je joue son jeu, je l'informe des raisons de sa visite, en appuyant sur un argument de réalité : il a été question de la séparer de ses parents pour traiter son asthme. C'est pourquoi il y a consultation près de moi. Elle va alors être plus causante, sans jamais se laisser aller à bavarder ; elle maintiendra jusqu'au bout, en toile de fond, son aspect d'être soumise à une obligation à laquelle elle ne consent. Je serai obligé de lui poser des questions (plutôt elle me contraindra à lui poser des questions).

D'emblée elle met en avant une revendication : elle travaille trop, les grands s'arrêtent deux jours par semaine, et elle ne voit pas pourquoi elle n'aurait pas le même droit au repos. Je repère son évitement d'accuser directement son père, c'est l'école qui est mise en cause, ce qu'elle dément simultanément en mettant en avant le solfège. Elle aime bien le piano, elle déteste le solfège. Sa tendance générale sera de ne pas nommer, comme faisait sa mère pour ses propres parents, ses parents, mais la « poudrière » est là, proférant une revendication contenue, victime de la pression des formations réactionnelles de son père. Toutes ses idées d'avenir sont subordonnées à la situation présente et constituent un véritable projet d'évasion — ce qui va à l'encontre de l'opinion de son père, selon laquelle, comme lui, elle aurait peur de s'éloigner. A 25 ans, elle se mariera avec un Nègre d'Afrique, aura un enfant et habitera les Etats-Unis parce que les maisons y sont plus belles. A ma question elle répond : les Noirs, elle les trouve très beaux, la beauté du corps nu est ainsi mise au premier plan — en opposition au savoir dont elle est la victime. Ce n'est pas sans un certain sadisme que je lui dis que le Noir tel qu'elle me le décrit semble être le contraire de son père — qui en raison de sa cyphose reste toujours habillé, dissimulant son corps. Elle me répond dédaigneusement que cela n'a rien à voir, utilisant donc implicitement la négation : « Non ce n'est pas mon père », ce qui est inattendu de la part d'une petite asthmatique. Déjà elle avait formulé son désir de faire du cheval, elle le reprend pour désigner une des choses qu'elle fera adulte : « Elle regardera des étoiles<sup>2</sup> dans un microscope... non, dans une lunette — elle fera aussi du piano... » Un trait commun unit ces visées plus ludiques que sérieuses : quitter la maison et l'emprise exercée sur elle ; un souhait de fugue sous-tend ces souhaits. Une colère rentrée sous-tend toutes ces informations, elle répond à mes questions en insistant sur la non-spontanéité de sa communication. Dans ses vues d'avenir, l'illogisme règne en maître et elle ne veut pas considérer les arguments de réalité qui peuvent lui être opposés : on ne fait pas de piano sans solfège ou d'astronomie sans études, on ne va pas chercher un Noir en Afrique pour l'emmener aux Etats-Unis. Etant donné l'aspect de maturité de cette petite fille, on peut se demander si cet illogisme systématique n'est pas aussi réactionnel que celui de son père. C'est pourquoi je lui pose une question sur ses grands-parents paternels (cette histoire de Nègre m'a fait penser à un déni du racisme et au désir d'avoir un esclave) ; oui, elle sait qu'ils sont morts à la guerre (même for-

2. Les étoiles de David que les Allemands avaient contraint les Juifs de porter ?

mulation que son père) tués par les Allemands. Pourquoi ? parce que c'était la guerre. Ne sait-elle pas que son père est juif ? Qu'est-ce que c'est qu'un juif ?, me répond-elle, et elle a l'air sincère.

Je lui demande enfin ce qu'elle pense de son asthme. Il m'apparaît que c'est une question qui ne l'intéresse guère. Elle met d'abord en avant des causes matérielles : « Elle a des crises au changement de temps », « si elle court trop », puis quand elle a « peur à l'avance », par exemple pour une interrogation en classe, une audition de piano. Non, quand ses parents se disputent ça ne lui fait rien, elle s'en va alors dans sa chambre où elle est plus tranquille. Elle n'a pour sa petite sœur que quelques mots dédaigneux pour signaler tous les avantages que la petite a par rapport à elle et le peu d'estime dans laquelle elle la tient. J'ai remarqué qu'elle n'a pas mentionné « le départ en vacances » signalé par sa mère ; je lui pose la question. Oui, c'est vrai, mais ça ne dure pas, au contraire, en vacances elle joue, court, sans crises. Mais ses parents, et alors son ton devient véhément, en font un prétexte pour l'empêcher de partir, c'est ainsi que cela s'est passé à Noël. D'ailleurs elle peut avoir une crise si elle est contente à l'avance. Elle aime voyager, elle voudrait aller loin. Comme ta mère ? Oui, dit-elle, comme elle. On sent le besoin de démentir l'opinion de son père « que comme lui, elle n'aime pas s'éloigner ».

Elle donne finalement son avis sur un éloignement de sa famille, elle n'aime pas cette idée ; par contre un séjour de vacances, sans ses parents, lui agréé. Puis elle me rappelle l'opinion de sa mère sur son asthme, opinion dont le caractère revendicatif lui convient : son asthme est dû au fait qu'à la naissance de sa sœur elle a été confiée à une personne méchante.

La fin de l'entrevue est consacrée à une discussion concernant les dispositifs à envisager. Elle a le mot de la fin : « Cette consultation lui a plu parce que cela lui a fait manquer l'école. »

*Discussion* : Cette enfant à l'allure directe et décidée dans le propos, incontestablement intelligente, affiche une revendication soutenue dirigée contre son père que cependant elle ne nomme pas. On ne peut guère parler à son propos d'un transfert paternel sur moi. Elle me considère comme un instrument paternel et les propos qu'elle me tiendra sentent la préméditation, comme si elle avait pressenti en moi un médiateur. Cela montre qu'elle n'a pas été sans observer les limites d'une puissance paternelle qui ne prend effet que sur elle. Sa mauvaise humeur l'identifie à sa mère — qui tolère mal le couple qu'elle forme avec son père, tout en soulignant la relation érotisée avec ce père. Cette fusion entre

l'hostilité maternelle et le lien érotique au père constitue effectivement un trait de caractère : il y a union là où il devrait y avoir conflit. Cet aspect caractériel, la maturité apparente des idées qui en découlent et en particulier l'utilisation de la négation font qu'on ne retrouve absolument pas les caractéristiques habituelles des enfants allergiques (le laisser-aller de la mère par exemple). Que la question de l'asthme ne la préoccupe guère et ne soit finalement vécue que comme un moyen supplémentaire de pression sur elle et elle n'a rien pour nous étonner.

Mais, entre la maturité caractérielle et les projets irréalistes qui s'en dégagent, existe une véritable dysharmonie. C'est là qu'apparaissent des éléments de type onirique : le Nègre d'Afrique à trouver pour l'emmener aux Etats-Unis n'est valable que par son manque à être studieux, à savoir, son agilité physique, la beauté de son corps nu, représentation par le contraire de son père, en même temps qu'est dénié, ignoré, le racisme anti-noir des Etats-Unis issu de l'esclavagisme. Or, là interviennent des éléments parentaux : son père garde le secret sur son origine judaïque, sa mère a vécu dans une telle ignorance des origines (honteuses) de son père qu'elle n'est encore aujourd'hui certaine de rien. D'autres faits nous font penser qu'elle a repris à son compte le mécanisme du déni : aussi douteux que soit le récit maternel des exploits de cette petite fille escaladant, peu de temps après sa naissance, son berceau pour rejoindre ses parents ou contraignant sa mère à rester près d'elle, il n'en reste pas moins probable qu'effectivement cette petite fille a trouvé par ce moyen un contact proche avec le couple alors que le contact avec la mère seule est gros d'une surexcitation dont l'origine n'est pas douteuse : il s'agit de la névrose maternelle réactivée par sa naissance, illustrée par les cauchemars à répétition. Elle dénie donc ce moyen premier de contre-investissement qui comprend l'accrochage au couple : elle veut s'éloigner, mais alors selon un mode qui reprend à son compte toute la mythomanie de la grand-mère maternelle. Si, en outre, on considère que le beau Nègre africain à emmener aux Etats-Unis, reprise de la traite des Noirs, n'est pas ridicule, voilà un projet qui échappe à la marque « ridicule » qu'avait infligée la grand-mère paternelle à son père. Or, aussi bien la grand-mère maternelle que la paternelle se caractérisent, selon des modes différents, comme représentantes de l'exclusion — si ce n'est de la forclusion des hommes. D'un seul coup, par rapport à ces éléments dont la mythomanie inconsciente est un élément central, l'action éducative du père, réactionnellement centrée sur un point de vue social, social d'où part une pression dangereusement ressentie, apparaît vraiment comme une lutte du

père contre ces grand-mères dont les représentations ont gardé une telle efficacité. La mère n'est consciemment hostile à ce projet que dans la mesure où il la néglige.

Où se situent les crises d'asthme dans tout cela ? Héritières des insomnies précoces, elles ne sont plus calmées par la présence maternelle et deviennent, de ce fait, la répétition du cauchemar maternel. Ce fait pourrait plaider pour l'asthme : la petite fille ne sort pas du rêve de sa mère, « chutant dans la crise ». A cela peut être opposée l'opinion qu'il ne s'agit que d'un effet secondaire de la crise et non d'une étiologie. Plus sérieux est le fait que cette enfant a connu une scène primitive plus marquée par l'excitation venant de la névrose maternelle que de la réalité suffisamment répétée de relations sexuelles réelles des parents. Si elle a été régressivement surinvestie sexuellement par sa mère, certes sur un mode anxieux, c'est par inorganisation d'une scène primitive, qui a tendu vers l'extinction — fait en relation avec l'extinction des parents du père. Les troubles du père sont à l'arrière-plan de ceux de la mère. Il pourrait aussi être mis en avant que cette enfant a peut-être été l'objet d'un combat précoce, tel que nous l'avons décrit à propos des asthmes précoces : je n'ai pas décelé chez la mère, en dehors d'une jalousie évidente, une action insidieuse tentant de réduire les acquisitions de sa petite fille (identifications narcissiques secondaires) pour la pousser à une régression, la ramenant à l'état de nourrisson. Par contre la pression éducative du père est saisie par la mère comme ayant à sa base la même pression qui poussait sa propre mère à devenir mythomane à son propos. La mère donc pourrait, elle, affirmer que cette enfant ne sort pas du rêve de son père. Si l'on considère comme étant probablement une affirmation mythomane, celle qui décrit cette petite fille à peine née franchissant son berceau pour rejoindre ses parents, chutant de ce fait, on ne peut donc pas éliminer une raison de cet ordre.

Enfin, reste l'opinion maternelle — qui se veut être une explication historique et qui ne l'est pas, la naissance d'une petite sœur n'étant un élément déclenchant à retenir que par les circonstances qu'elle entraîne. La mère décrit un véritable système de sensibilisation : une première séparation juste à la naissance de sa sœur, elle est mise chez un couple, dont la femme fut — paraît-il — très sévère. Mais ce n'est qu'au départ suivant, avec le même couple, en vacances, qu'apparaît la première crise. Bien que confirmée par le père, cette version reste malgré tout des plus incertaines. Cette version est la transcription quelque peu modifiée de l'histoire de son mariage, le voyage de noces

n'est qu'une étape brève entre la vie commune avec sa mère et la cohabitation avec un couple avec lequel les jeunes époux vont tout de suite repartir en vacances. Ce voyage de noces, si bref, est aussi la brièveté symbolique du désir du père ; la mère, pas plus que le père ne noteront le phénomène symétrique : la cohabitation va s'instaurer répétitivement, la mère et la seconde fille, le père et l'aînée. Cette « cohabitation » ne favorise guère les identifications hystériques envers des tiers manquants, du moins selon un mode familial. Cependant il me semble vraisemblable que le bel Africain rêvé — représentation par le contraire du père — a à voir avec la liaison de la mère. Il est donc possible que l'interprétation par la mère du phénomène déclenchant l'asthme soit vraie de façon indirecte, dans la mesure où sa fille ne fait que la représenter.

Reste l'appréhension de l'interrogation. Il semble que ce fait ne joue qu'à la maison, pas en classe. En un mot, la sexualisation de l'étude ne peut s'instaurer selon un mode inconscient ; pourtant cette petite fille, sans ambages, affirme que cette sexualisation existe et n'est pas son fait, et il semble bien qu'elle dit vrai (il n'y a pas de mensonge hystérique) : il s'agit effectivement d'une sexualisation sadomasochique de type adulte imposée par le père.

Ainsi, les deux parents, chacun à leur façon, se servent de cette enfant comme tenant lieu de représentant de leurs propres conflits. Ce fait va dans le sens de la maladie asthmatique. Cependant l'aspect caractériel, l'existence de mécanismes de négation, l'histoire, enfin, ne permettent pas, psychanalytiquement parlant, d'éliminer la possibilité de crises hystériques survenant chez une personnalité prématurément caractérialisée.

### *Les parents ensemble*

Cette entrevue est consacrée à discuter des mesures à prendre. Mme J... protestera quand je leur dirai que leur couple ne va guère sexuellement et qu'il serait souhaitable que Mme J... soit suivie<sup>3</sup>. Elle me dit que depuis qu'elle m'a vu elle a tendance à refaire des crises. Ce qui va s'affirmer, c'est le désir inadapté de M. J... de « protéger sa fille ». S'il ne la faisait pas travailler, elle ne ferait plus rien, elle ne tient que grâce à lui, c'est pour la même raison qu'il ne lui a pas dit qu'il était juif. Elle n'aura pas les antisémitistes contre elle. Sa femme s'élève

3. Je comprendrai ultérieurement cette protestation : il s'agit en fait d'une véritable fixation à l'amant avec désintéret hargneux envers d'autres hommes.

contre ce point de vue qui comprend un élément étrange : il avait le projet de dire à sa fille qu'elle était juive qu'à partir du moment où elle aurait ses règles.

Mme J... manifeste alors le désir que je voie sa deuxième fille. Il y a bien quelques empoignades entre les époux, mais tempérées par ma présence et je constate que Mme J... regarde son mari avec tendresse. Par contre, les formations réactionnelles dévoilant tout un aspect fantasmatique de maîtrise ont été plus évidentes chez M. J... vu en compagnie de sa femme. Cet aspect représente le changement le plus notable, comme si devant moi, en situation triangulaire, ce patient devait affirmer avec plus de force la nécessité de maîtriser et de protéger son aînée.

#### *La cadette : Paulette*

Petite fille blonde à l'air rieur qui me suivra avec plaisir. En contraste avec ce qu'il en était pour l'aînée, je constate qu'elle est assise serrée contre sa mère dans le petit fauteuil de la salle d'attente. Elle est à la fois timide et coquine. Non seulement le fantasme de la séduction par l'adulte est bien organisé, mais son aspect érotique m'apparaît insuffisamment contre-investi. Le plaisir de cette enfant est évident et s'accompagne sans interruption d'un jeu auto-érotique de tortillage de la robe. Cette petite fille de 7 ans semble être en pleine période œdipienne et dans l'ensemble tous les propos qu'elle tiendra, propos qu'elle ne lâchera qu'après avoir provoqué mes questions, non seulement, tout comme sa sœur, affirmeront un parfait déni de réalité, sans qu'apparaisse, à la différence de sa sœur, la moindre tentative d'élaboration secondaire. Tous ses dires vont tranquillement affirmer une envie consciente du pénis, affirmation vécue simultanément en tant que provocation à la fois masochiste et séductrice à mon égard.

Ce qu'elle aime, dira-t-elle, c'est jouer au ballon... comme à la télévision... malheureusement elle n'est qu'une petite fille et ne pourra jamais être un joueur de football. Elle se contentera donc du basket.

Plus tard elle s' imagine mariée à un grand Monsieur *blond* « qui jouera du ballon ».

— Oui, il lui arrive d'avoir peur la nuit, après des rêves mettant en scène l'irruption d'un bonhomme dans sa chambre. Elle se cache alors sous les couvertures (elle fait le geste avec ses bras). A ce propos, elle me dit, ce qui me surprend, qu'elle a peur que quelqu'un la regarde dormir (encore une « opposition » à sa sœur).

Quant à ses parents, elle affiche sa préférence pour sa mère, dit que

son père est méchant tout en affirmant qu'elle l'aime. Elle aime embêter sa sœur. C'est à propos de ses jeux avec d'autres enfants — du ballon encore bien entendu — qu'elle va convenir qu'elle aimerait s'emparer du zizi des petits garçons pour se l'approprier. Ce qui est caractéristique de tout ce matériel est le fait que cette petite fille qui travaille bien à l'école ne mettra jamais cet aspect en avant : cela évoque un clivage du moi au sens freudien du terme. Il est évident que le double sens règne en maître chez cette petite fille, qui apparaît à la fois très proche et en même temps très éloignée de sa sœur.

Au cours de cette entrevue, la majeure partie du matériel est passée dans le non-dit, dans le comportement. Déjà le fait que, venant la chercher, j'ai dû littéralement la détacher de sa mère, procédait d'une mise en scène qui s'éclaire d'un jour particulier si on se souvient des cauchemars concernant l'aînée : qu'elle chute. Tous les propos ultérieurs de cette petite fille concernant le pénis des petits garçons s'articulent avec cette scène (je la détache de sa mère). Son attitude mimique et gestuelle avec moi crée le vécu d'un fantasme insuffisamment contre-investi. Le fait que cette enfant travaille bien en classe ne transparait nullement. N'oublions pas que ce bon travail scolaire met les théories paternelles concernant l'aînée en difficulté. La puérité de ses vues d'avenir est incluse dans cette gestuelle qui additionne l'entrevue avec moi et un substitut auto-érotique, ce dernier s'alimentant de l'excitation de l'entrevue. Le fait que je ne la maîtrise pas — comme en témoigne ce comportement — et même qu'elle m'inclut totalement dans son fantasme est une élaboration défensive contre le fantasme angoissant « un bonhomme la regarde dormir = la regarde non excitée » — ce qui entraîne là encore un comportement la dérochant en tant que représentation à ce regard (bien entendu, cette envie désolée du pénis est sustentée par une identification à la mère non satisfaite).

En conséquence, il n'est pas impossible que la non-apparition dans le matériel de son côté bonne élève procède de la même angoisse. Ces faits nous amènent à formuler une hypothèse « bizarre » : la scène primitive, aussi insuffisante pour la cadette que pour l'aînée, s'est centrée sur l'entreprise de maîtrise déséxualisante du père sur l'aînée, ce qui du coup inverse le sens de la déséxualisation et explique l'irréalisme absolu de cette enfant. Notons que le footballeur blond est bien loin du Noir africain exporté aux Etats-Unis (en tant qu'esclave ?) avec cependant en commun le fait de représenter le père par un retournement en son contraire. Quant à son goût pour le basket, succédané acceptable du renoncement au football, le désir compulsif de toucher la bosse de son

père n'est-il pas aussi présent que l'envie consciente de prendre le zizi des petits garçons? (ce désir est un fantasme à peine élaboré de la représentation d'avoir été châtrée par le père.)

Enfin, cette petite fille va bien, quelles que soient les appréhensions que l'on ait sur un avenir où l'hystérie et l'irréalisme régneront en maître...

Bien entendu, il ne fut plus question d'éloigner cette petite asthmatique de ses parents ; n'avait-elle pas elle-même reporté dans l'avenir ses projets d'émigration ?

La communauté de certains fantasmes, la chute, le secret, les études, organisait de tels liens que seules les possibilités de leur donner de l'espace par la psychothérapie parut possible.

Un tel cas montre également combien une psychothérapie qui ne serait entreprise qu'avec la petite patiente menacerait tout autant l'équilibre de la famille qu'une « parentectomie ». Bien que, sous bien des aspects caricaturaux, ce cas montre combien la connaissance des liens qui organisent une famille est nécessaire avant d'entreprendre une action thérapeutique concernant un seul de ses membres.